



Bayram Balcı et Bertrand Buchwalter (éd.)

La Turquie en Asie centrale La conversion au réalisme (1991-2000)

Institut français d'études anatoliennes

Panturquisme : vie et mort d'une idéologie

Bayram Balcı et Ahmet Salı Bıçakçı

Burcu Gültekin

DOI : 10.4000/books.ifeagd.140
Éditeur : Institut français d'études anatoliennes
Lieu d'édition : Istanbul
Année d'édition : 2001
Date de mise en ligne : 4 novembre 2014
Collection : La Turquie aujourd'hui
ISBN électronique : 9782362450198



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Référence électronique

BALCI, Bayram ; BIÇAKÇI, Ahmet Salı. *Panturquisme : vie et mort d'une idéologie* In : *La Turquie en Asie centrale : La conversion au réalisme (1991-2000)* [en ligne]. Istanbul : Institut français d'études anatoliennes, 2001 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ifeagd/140>>. ISBN : 9782362450198. DOI : 10.4000/books.ifeagd.140.

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Panturquisme : vie et mort d'une idéologie

Bayram Balcı et Ahmet Salı Bıçakçı

Traduction : Burcu Gültekin

- 1 Paradoxalement, ce n'est pas en Turquie que naît le panturquisme en tant qu'idéologie insistant - avec des desseins politiques - sur les liens de parenté entre les Turcs de Turquie et ceux de l'extérieur (*Dış Türkler*). Ce sont des orientalistes occidentaux (hongrois ou français notamment) qui ont d'abord mis en évidence les points communs entre les différents peuples *türk*¹. Leurs essais, écrits au milieu du 19^e siècle, ont eu une influence considérable sur la bourgeoisie intellectuelle tatare de Crimée ou de Kazan qui ressentait avec particulièrement d'amertume le joug de la Russie tsariste et les politiques assimilationnistes de son administration. Largement imprégnés par la nostalgie d'une communauté passée, ces intellectuels se sont saisis de la bannière de la turcité pour l'associer à celle de l'islam et ébaucher, ainsi, un front commun face à l'impérialisme russe. Ce courant, bien loin de fonctionner en vase clos, s'est progressivement enrichi sous l'effet d'un croisement des influences : les *madrasas* de Boukhara ou d'Istanbul qui formaient la plupart des Tatars ont, en effet, constitué de véritables lieux d'échange, de transmission et de confrontation des idées. À peu près au même moment, Istanbul était, justement, le théâtre d'une violente compétition entre plusieurs idéologies visant à préserver l'Empire ottoman du naufrage. Dans ce contexte troublé, certains sujets de l'Empire cherchaient le salut en faisant appel à l'islam (le panislamisme : sauver l'Empire en s'appuyant sur l'islam) ou à la turcité (le panturquisme : sauver l'Empire en s'appuyant sur ses éléments turcs). Mais contrairement à la situation qui prévalait en Russie, les deux idéologies s'opposaient et le panislamisme prôné par le Sultan Abdülhamit II fut rapidement contrebalancé par un courant panturquiste très inspiré des idées d'İsmail Gaspıralı (1851-1914), un Tatar de Crimée. Fondateur du journal *Tercüman* (l'Interprète), lu aussi bien à Istanbul qu'à Samarkand ou Kazan, Gaspıralı prônait l'union de tous les peuples *türk* de Russie en une seule nation, la renonciation aux particularités phonétiques de chacune de leurs langues et la rénovation de l'islam. Il est connu pour sa devise : « unité dans la langue, l'idée et l'action » (*Dilde, fikirde, iste birlik*), slogan de certains courants panturquistes encore utilisé de nos jours. Gaspıralı avait aussi ses idées sur

l'organisation de l'enseignement et il contribua, aussi bien en Russie qu'au Turkestan, où il exerça une influence notable sur le mouvement djadid², à la réforme d'un système arc-bouté sur des dogmes d'un autre âge. D'autres penseurs comme l'Azéri Ali Hüseyinzade ou comme le Tatar Yusuf Akçura, un des fondateurs du nationalisme turc, se sont largement inspirés de ses idées, en leur donnant éventuellement un tour plus politique³.

- 2 Étouffé par la répression de la police tsariste, fragilisé par les divisions grandissantes des musulmans de Russie, le projet panturquiste s'étiola dans l'Empire des Romanov au tournant du siècle, au moment même où il commençait à s'affirmer dans l'Empire ottoman, sous l'impulsion du Comité Union et Progrès⁴ et d'un de ses animateurs les plus marquants, Enver Pacha, qui commandera les armées ottomanes lors de la Première Guerre mondiale. Au lendemain d'une défaite qui fut aussi sa propre défaite, Enver Pacha, isolé et amer, cherchera à se forger un nouveau destin en Asie centrale, en tentant de réaliser le projet grandiose d'unification des peuples türk⁵. Après des tâtonnements et des retournements quelque peu rocambolesques⁶, Enver entra en contact, dans la fin de l'année 1921, avec les *Basmatchis*⁷, un mouvement de résistance contre les Bolcheviks organisé sous forme de guérilla dans le Turkestan soviétique. Enver obtint quelques succès mais ne parvint jamais à unifier les différentes factions. Il fut lui-même tué, le 4 août 1922, lors d'une bataille qu'il livra non loin de la ville de Khowaling, dans l'actuel Tadjikistan⁸. Entre-temps, la situation politique s'était considérablement modifiée en Turquie, puisque Mustafa Kemal, en rupture avec tous les panismes, prônait une idéologie *nationaliste-turquiste* aux ambitions territoriales claires et limitées à la Turquie, tout en entretenant (en tout cas pendant un certain temps) des relations très cordiales avec Moscou⁹.
- 3 Avec la fondation d'une république nationaliste plutôt hostile à un rapprochement avec les « Turcs de l'extérieur », l'idéologie panturquiste ne disparut pas pour autant, mais elle était désormais l'apanage de mouvements marginaux souvent clandestins, systématiquement anticommunistes, installés dans les grandes villes turques ou exilés dans les capitales européennes, où ils bénéficiaient de l'appui des réfugiés originaires de l'URSS. Pendant la Seconde Guerre mondiale on a cru à un possible réveil de ce projet irrédentiste, relancé en Turquie par la propagande nazie qui rêvait d'attirer l'armée turque dans la guerre contre le voisin soviétique. Mais les pressions des alliés et les défaites subies par la *Wehrmacht* ont rapidement convaincu les autorités turques des dangers que pouvait impliquer le retour du panturkisme¹⁰. Après la Seconde Guerre mondiale, la Turquie s'arrima au bloc occidental sans pour autant laisser trop de liberté aux associations panturquistes pourtant farouchement anticommunistes. Dans les années 1960 et 1970, les publications panturquistes connurent néanmoins un franc succès auprès d'une large frange de la population turque, citadine depuis peu et encore mal intégrée dans les grandes villes. La décennie 1970 vit émerger un puissant mouvement panturquiste, le *Milliyetçi Hareket Partisi* (MHP, Parti de l'Action Nationaliste), créé par le colonel Alparslan Türkeş¹¹. C'est alors le seul parti, avec une série d'organisations extrémistes qui lui étaient affiliées, à promouvoir un discours en faveur des *Diş Türkler*, les Turcs de l'extérieur. C'est cette situation qui perdura jusqu'à l'implosion de l'Union soviétique.

Fin de l'URSS, renaissance du panturquisme ?

- 4 La fin de l'URSS, se traduisant par l'apparition de nouveaux États turcophones sur la scène internationale (quatre en Asie Centrale et un dans le Caucase), provoqua l'euphorie en Turquie, aussi bien dans les cercles dirigeants que parmi les panturquistes, jusque-là marginalisés. Consciente des bénéfices et du pouvoir qu'elle pouvait en retirer, l'élite dirigeante turque se laissa séduire par le discours pan-turkiste, à l'instar du Premier ministre de l'époque, Süleyman Demirel, dont la formule appelant à la création d'« un monde turc de l'Adriatique à la muraille de Chine » fit couler beaucoup d'encre. Encouragés par leurs alliés, qui craignaient un basculement de l'Asie centrale turcophone dans l'orbite de l'extrémisme musulman, mais surtout peu au fait des réalités d'une région longtemps isolée du reste du monde, les officiels turcs ont à un moment cru en la possible émergence d'un « arc turcophone » et ainsi adopté un discours aux accents un peu équivoques. Ce discours, jusque-là propre aux mouvements panturquistes plus ou moins fascistes, avait, certes, été vidé de son contenu agressif et irrédentiste mais il n'en restait pas moins maladroit. S'il ne provoqua pas trop, dans un premier temps, les susceptibilités des dirigeants centre-asiatiques, trop heureux de pouvoir s'émanciper - ne serait-ce que symboliquement - de la tutelle russe, il finit par les incommoder une fois les indépendances plus fermement assurées. Bientôt à Bichkek, Achkhabad, Almaty ou surtout à Tachkent, on n'hésita pas, dans les cercles proches du pouvoir, à s'émouvoir des manières du nouveau grand-frère turc¹². La diplomatie turque, très mal préparée, commit inévitablement d'autres erreurs, comme, pour ne citer qu'un exemple, de tenter d'obtenir des républiques centre-asiatiques la reconnaissance de la République turque de Chypre. De manière générale, les dirigeants turcs ont conçu une politique trop ambitieuse, bien au-dessus des moyens d'un pays à l'économie dynamique mais surendettée. Les demandes en capitaux, expertises et investissements nécessaires pour accompagner les indépendances et les réformes ne pouvaient être raisonnablement satisfaites par la seule Turquie. Manquant de réalisme, les dirigeants turcs oublièrent aussi qu'ils n'étaient pas les seuls acteurs s'intéressant à l'Asie centrale et que des liens linguistiques et culturels ou pas, d'autres pays étaient parfaitement en mesure de concurrencer la Turquie dans la région.
- 5 Ce ne sont néanmoins pas tant les maladresses commises par Ankara que les relations entre les maillons du monde turcophone eux-mêmes qui constituèrent les obstacles les plus sérieux à l'émergence d'un « arc *türk* ». En effet, et on ne l'aura jamais suffisamment souligné, les solidarités entre les nouveaux États turcophones relèvent parfois du mythe. Les points communs, certes réels, ne doivent pas masquer les antagonismes qui les opposent, notamment sur le tracé stalinien des frontières, hérité de la période soviétique¹³. Les frictions n'ont pas manqué entre peuples *türk* d'Asie centrale comme l'ont attesté les affrontements meurtriers entre Kirghizes et Ouzbeks dans la région d'Och-Uzgen au Kirghizstan en 1990¹⁴. Des heurts intercommunautaires similaires avaient, d'ailleurs, déjà eu lieu entre Ouzbeks et Meshkets, autre minorité turque¹⁵, dans la vallée de Ferghana, en mai-juin 1989. De fait, en Asie centrale, le culte de la nation et le « narcissisme de la petite différence » l'ont rapidement emporté sur tous les projets de coopération. La tendance chez les dirigeants centrasiatiques n'est pas de rappeler les points communs qui peuvent exister entre États turcophones mais de renforcer ce qui fait la particularité de chaque nation. Ainsi, si la politique culturelle turque présente Ahmet Yesevi, Dede Korkut, et

Yunus Emre (entre autres) comme des grandes figures littéraires et mystiques communes à l'ensemble du monde turc, les mêmes personnages sont redécouverts dans chaque pays d'Asie centrale dans un but exclusivement national et presque anti intégrationniste¹⁶.

- 6 Au grand dam de la Turquie qui n'a pas su concevoir une turcité inoffensive et plurielle qui intègre les particularités centrasiatiques, la turcité n'a donc pas réussi à faire son entrée dans la culture politique et dans les idéologies des États issus de l'ex-URSS. Cette option était pourtant, au départ, présente dans les cercles intellectuels des différents pays. Il existait même une revue ouzbèke, *Turkiston Torixi*¹⁷ (Histoire du Turkestan) qui publiait des articles sur les grandes figures de la pensée panturquiste. Des académiciens ouzbeks exprimaient ouvertement leurs idées panturquistes, comme Kamol Jamol¹⁸, autrefois secrétaire général de l'Union des Écrivains d'Ouzbékistan. Peu à peu, les choix du régime ont, néanmoins, rendu les identifications au panturquisme moins à la mode¹⁹. La vision ouzbèke de la coopération en Asie centrale, exprimée dans plusieurs livres du président Islam Karimov²⁰, privilégie ainsi les échanges économiques dans un vaste marché centre-asiatique qui reste à créer. Le Kazakhstan, de son côté, est également peu sensible au discours panturquiste qui ne figure ni dans la culture politique de ses élites ni dans l'orientation de sa politique étrangère, plus tournée vers l'Occident et la Chine. De plus, ses élites politiques sont encore très marquées par la culture russe et se sentent concernées par ce qui se passe en Russie²¹. Le Kirghizstan s'aligne sur les positions de son voisin kazakh. Quant au Turkménistan, son président, Saparmurat Niazov - qui gouverne, à l'instar de ses pairs centre-asiatiques, par décrets - marque sa préférence pour une politique de neutralité absolue. Les évolutions des dernières années montrent donc que sans disparaître complètement, le panturquisme, en tant qu'idéologie cherchant à fédérer, par un moyen ou un autre, les peuples *türk*, est à nouveau relégué à l'arrière-plan. Chez certains intellectuels et courants politiques de l'opposition comme *Jeltoksan* (Kazakhstan), *Erk* ou *Birlik* (Ouzbékistan) ou *Turkmen Eli* (Turkménistan) l'idéologie reste vivace, mais les masses populaires s'en désintéressent complètement.
- 7 En conclusion, on observe depuis un certain temps déjà un net changement de cap de la diplomatie turque. Elle a notamment su tirer les leçons des maladroites commises pendant les premières années des indépendances. Les dirigeants turcs multiplient aujourd'hui les déclarations apaisantes, aussi bien en direction des républiques centre-asiatiques que de leurs concurrents dans la course à la suprématie régionale (comme la Russie). La ligne de la politique turque est désormais de soutenir les pouvoirs en place, même si ce sont des anciens apparatchiks communistes et qu'ils chassent du pays les panturquistes... La Turquie a donc renoncé aux ambiguïtés des commencements pour s'acheminer vers une turcophonie plus coopérative, basée sur les échanges culturels et éducatifs. La coopération en matière linguistique et culturelle annonce l'avenir et c'est sans doute de cette façon que la Turquie réussit le mieux à assurer son influence dans la région.

Un bref aperçu sur les relations entre l'Empire ottoman et l'Émirat de Boukhara

- 8 Les études réalisées sur les relations entre l'Empire ottoman et les khanats du Turkestan souffrent, en général, de deux limites : d'une part, elles s'intéressent surtout aux relations diplomatiques et militaires²², d'autre part, elles ne croisent pas les archives ottomanes et celles des khanats²³.

- 9 Il ne s'agit pas ici de dépasser ces limites mais seulement de donner quelques éléments d'information sur les relations culturelles entre l'Empire ottoman et l'Émirat de Boukhara.
- 10 Le parallélisme entre Istanbul, capitale de l'Empire ottoman²⁴ et Boukhara, capitale de l'Émirat, s'il peut paraître hardi, se justifie néanmoins au regard de l'importance culturelle, spirituelle et géopolitique de cette dernière. En fait, le facteur religieux prime le facteur ethnique dans le développement des relations entre l'Empire ottoman et Boukhara. Boukhara, depuis sa conquête par Kutayba ibn Muslim en 705-715, est, en effet, considérée comme un des centres spirituels de l'islam²⁵. Elle fait aussi figure de berceau des sciences islamiques classiques. À partir du règne des Timourides, la ville a également rempli la fonction de Kulturträger pour les pays musulmans même si elle perdit un peu de son éclat au tournant des XVI^e et XVII^e siècles. Quant à Istanbul, c'est évidemment un centre spirituel de la première importance. Au lendemain de sa conquête par Mehmet II, la multiplication des *madrassa* a fait de l'ancienne capitale de Byzance un nouveau pôle culturel et un centre d'études religieuses. Istanbul ne rayonne pas uniquement par sa culture, elle est vénérée par les musulmans pour des raisons religieuses²⁶ :
- 11 Boukhara et Istanbul se rangent dans la même catégorie que la Mecque, Médine et Jérusalem.
- 12 L'un des éléments souvent passé sous silence dans les études consacrées à l'Émirat de Boukhara est le réseau d'interaction islamique. Les musulmans de l'Émirat de Boukhara sont, en effet, restés, par l'intermédiaire du commerce, des voyages et du pèlerinage en contact avec les musulmans des autres pays. Dans ce contexte, Boukhara était très désireuse de nouer des liens avec l'Empire ottoman. La sacralisation d'Istanbul y est pour quelque chose²⁷ et l'héritage du Califat revendiqué par la Sublime Porte a sans aucun doute facilité l'établissement des liens entre l'Empire ottoman et Boukhara. L'Émirat de Boukhara courtisait, en fait, la Porte pour se voir octroyer le droit de représenter le Califat dans toute l'Asie centrale²⁸. L'Empire ottoman était, cependant, réticent à accorder un tel privilège à Boukhara par crainte de voir ses relations avec les khanats de Khiva et de Kokand se détériorer. L'Empire ottoman commence surtout à l'époque d'Abdülhamid II à utiliser le Califat comme un vecteur d'influence pour contrôler les activités culturelles et religieuses dans les autres pays musulmans. Par exemple, la publication du Coran dans l'Émirat de Boukhara ne peut se faire qu'après une autorisation préalable délivrée par les autorités ottomanes. De plus les caractères utilisés pour l'impression doivent provenir de l'Empire ottoman²⁹.
- 13 Le pèlerinage, qui occupe une place centrale dans le réseau d'interaction islamique, est également un élément crucial dans le développement des relations entre Boukhara et l'État ottoman. Le *tekke* des Ouzbeks qui se trouve dans le quartier d'Usküdar, à Istanbul, est construit à la suite des voyages de pèlerinage. Les *şeyh* du *tekke* des Ouzbeks assumeront également des fonctions de médiateurs dans les relations diplomatiques³⁰.
- 14 C'est vers la fin du XIX^e siècle que les relations entre l'Émirat de Boukhara et l'Empire ottoman connaissent leur apogée. Les gens éclairés de l'Émirat de Boukhara suivaient avec une grande attention le processus de modernisation en cours dans l'Empire ottoman. Par ailleurs, nous savons qu'ils se désolaient des modifications des frontières politiques et géographiques de l'Empire. Le point le plus crucial est la question de la modernisation de l'enseignement. Au sein de l'Empire ottoman, un système d'enseignement reposant sur des méthodes nouvelles s'est substitué au système d'enseignement traditionnel. Cette

méthode a pour nom *usul-i djadid*. Ce système, entré en vigueur en 1847 dans l'Empire ottoman, commence, à l'époque, à être mis en vigueur dans les khanats du Turkestan³¹. Il est admis que le mouvement d'*usul-i djadid*³² a été introduit dans l'Émirat de Boukhara par İsmail Gaspiralı³³ de Bahçesaray (Crimée) ; bien que la preuve n'en soit pas encore faite, il est fort probable que les intellectuels ottomans ont joué un rôle important dans le développement de ce système d'enseignement dans l'Émirat de Boukhara.

- 15 Nous savons que les intellectuels de Boukhara lisaient les journaux publiés dans l'Empire ottoman, qu'ils y écrivaient de temps en temps³⁴. Il est difficile de croire que les influences dans le domaine de l'éducation aient été inexistantes entre deux pays aussi étroitement liés. Certes, les preuves tangibles font défaut ; néanmoins, il est fort possible que des livres scolaires aient été envoyés de l'Empire ottoman à l'Émirat de Boukhara.
- 16 Par ailleurs, l'association *Bukhara Terbiye-i Etfal*³⁵ a envoyé des étudiants à Istanbul. Ces étudiants ont joué un grand rôle dans le développement des relations entre l'Empire ottoman et l'Émirat de Boukhara. De plus, le processus de modernisation ou, en d'autres termes, le mouvement de renouveau qui a éclos à Boukhara au début du XX^e siècle présente des similitudes avec les mouvements des Jeunes Ottomans et des Jeunes Turcs. Les Jeunes Boukhares se sont inspirés des Jeunes Turcs tant au niveau de leur organisation interne que dans la préparation de leur programme. D'ailleurs, les textes d'Abdurrauf Fitrat attestent d'une grande fidélité à ceux des Jeunes Turcs : les modifications qui y sont apportées relèvent uniquement d'une volonté d'adaptation régionale³⁶.
- 17 Les relations entre l'Empire ottoman et l'Émirat de Boukhara ont également une dimension politique et militaire. De nombreux officiers ottomans faits prisonniers dans la guerre russo-ottomane de 1877-1878 et dans les affrontements sur le front du Caucase en 1914 se sont rendus, après avoir réussi à s'évader des camps de prisonniers, au Turkestan pour y assumer différentes fonctions y compris celle d'enseignants dans les écoles *djadids*³⁷. Après la chute de l'Émirat de Boukhara, ces officiers continuèrent à jouer un grand rôle dans la mise en place des unités militaires et dans la formation des soldats de la République populaire de Boukhara. Ils constituèrent même le noyau dur du mouvement basmatchi après l'arrivée d'Enver Pacha³⁸ et combattirent à ses côtés pour la libération du Turkestan³⁹.
- 18 La République populaire de Boukhara et le gouvernement d'Ankara perpétuèrent la relation qui s'était nouée entre l'Émirat de Boukhara et l'Empire ottoman. La République populaire de Boukhara a ainsi apporté un soutien financier à l'effort de guerre de Mustafa Kemal Atatürk en Anatolie. Cette aide, qui transita par Moscou, apparaît dans certaines sources comme étant une aide russe. Or il est établi que cette aide provenait de la République populaire de Boukhara⁴⁰.

NOTES

1. Parmi eux, on note Léon Cahun, auteur d'un essai intitulé *Introduction à l'histoire de l'Asie, Turcs et Mongols, des origines à 1405*, Paris, Armand Colin, 1896, dont l'influence fut grande sur tous les

idéologues du turquisme, à commencer par Ziya Gökalp. Le turcophile, turcologue et voyageur hongrois Arminius Vambéry a eu également une réelle influence sur les penseurs panturquistes. Voir, à ce sujet, Charles Warren Hostler, *The Turks of Central Asia*, London, Westport, Connecticut, Praeger, 1993, p. 112 ainsi que Bernard Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, Londres, Oxford University Press, 1961, pp. 339-341.

2. Mouvement réformiste en Asie centrale, fortement marqué par les intellectuels tatars de Russie. Voir le dossier spécial des *Cahiers du Monde russe*, Volume XXXVII (1-2), juin 1996, 240 p. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/cmr_1252-6576_1996_num_37_1

3. Sur l'influence intellectuelle de Gaspralı sur Yusuf Akçura, voir François Georgeon, *Aux origines du nationalisme turc, Yusuf Akçura*, Paris, ADPF, Paris, 1980, p. 16.

4. L'idéologie panturque eut assez tardivement prise sur le Comité Union et Progrès et sur les Jeunes Turcs, dont le *credo* officiel demeura longtemps l'ottomanisme, même un certain temps après 1908-1909. Le slogan de l'ottomanisation cachait cependant mal le mouvement de turquification ou de redécouverte de la turcité. Notons qu'il s'agit du seul moment où l'idéologie panturquoise est portée par un État et encore, il s'agit d'un État qui se lézarde. Dans les autres séquences historiques, elle est plutôt assumée par des réseaux d'intellectuels, par des organisations politiques marginales ou encore par des individus (Enver Pacha). Olivier Roy remarque, d'ailleurs, que le panturquisme est, historiquement, une idéologie de « perdants ».

5. Pour un rapide aperçu (en bandes dessinées) de la vie d'Enver Pacha, voir Suat Yalaz, *Enver Pasa Efsanesi* (La légende Enver Pacha), Istanbul, Yalaz Prodüksiyon, 1993, 193 p. On peut aussi se référer à la somme en trois tomes de şevket Süreyya Aydemir : *Makedonya'dan Orta Asya'ya Enver Paşa* (Enver Pacha de Macédoine en Asie centrale), Istanbul, Remzi, 1972, notamment au troisième tome consacré à la période 1914-1922, 696 p.

6. Après la défaite, Enver fuit pour Berlin et assista de loin à la révolution de Mustafa Kemal. Rapidement en proie à l'ennui de l'exil, Enver rejoignit rapidement les Soviétiques avec l'espoir de retrouver un rôle à sa mesure. Il arriva à Moscou à l'automne 1920 après une brève détention à Riga. Présent au Congrès des Peuples de l'Orient, en septembre 1920 à Bakou, où l'on donna la lecture d'une déclaration dans laquelle il faisait son *mea culpa* pour le rôle qu'il avait joué pendant la Première Guerre mondiale, il passa le plus clair de l'année suivante en Transcaucasie fraîchement reconquise par Moscou. Au début du mois de novembre 1921, il rejoignit le Turkestan où les Soviétiques entendaient exploiter son aura pour enrayer le mouvement des basmatchis. Enver comprit néanmoins bien vite qu'il recouvrerait bien plus sûrement la gloire en ralliant les basmatchis qu'en étant l'homme de main des Soviétiques et quelques jours après son arrivée il prit le parti des premiers contre Moscou.

7. Le mouvement des basmatchis est encore peu connu. Le témoignage de Joseph A. Castagné, *Les Basmachis. Le mouvement national des indigènes d'Asie centrale depuis la révolution d'octobre 1917 jusqu'en octobre 1924*, Paris, Ernest Leroux, 1925, fut longtemps l'une des seules études à lui être consacré. On trouve aussi des éléments dans la thèse de Hélène Carrère d'Encausse, *Réforme et révolution chez les musulmans de l'Empire russe, Boukhara 1867-1924*, Paris, FNSP, 1964. On peut aussi consulter l'article suivant de H. B. Paksoy: "Basmachis: Turkistan National Liberation Movement 1916-1930s", *Modern Encyclopedia of Religions in Russia and the Soviet Union*, Academic International Press, 1991, vol. 4, pp. 5-20. Les historiographies nationales des différentes républiques centro-asiatiques sont actuellement en train de redécouvrir ce mouvement dans lesquelles elles veulent voir les prodromes de la lutte pour leur indépendance.

8. Peu connu de nos jours chez les peuples d'Asie centrale, Enver Pacha est, en revanche, présent dans la mémoire collective des habitants de Khowaling et de Koulab (nord du Tadjikistan) où il est mort à la suite d'un ultime combat contre l'Armée rouge. Suite à la signature d'un accord entre les présidents turc et tadjik, la dépouille d'Enver Pacha a été rapatriée solennellement à Istanbul en août 1996.

9. Cf. Paul Dumont, « L'axe Moscou-Ankara. Les relations turco-soviétiques de 1919 à 1922 », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XVIII (3), juillet-septembre 1977, pp. 165-193 URI : <http://dx.doi.org/10.3406/cmr.1977.1289> ainsi que « La fascination du bolchevisme Enver Pacha et le Parti des Soviets populaires 1919-1922 », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XVI (2), avril-juin 1975, pp. 141-166. URI : <http://dx.doi.org/10.3406/cmr.1975-1234>
10. Saban Çalis, "Pan-Turkism and Europeanism: a Note on Turkey's' Pro-German Neutrality' during the Second World War", *Central Asian Survey*, n° 16, 1997, pp. 103-114. URI : <http://dx.doi.org/10.1080/02634939708400974>
11. Alparslan Türkeş est l'une des figures marquantes de la vie politique turque de ces dernières décennies. Sa mort en 1995 n'a pas réduit la combativité de son parti, qui partage actuellement le pouvoir avec le Parti de la Gauche Démocratique (DSP) de Bülent Ecevit et le Parti de la Mère Patrie (ANAP) de Mesut Yılmaz. Le MHP s'est tout de même restructuré après la mort de son fondateur en adoptant, sous l'impulsion de son nouveau chef Devlet Bahçeli, une ligne politique moins extrémiste.
12. Le président ouzbek Islam Karimov fait référence dans un de ses discours devant le *Oliy Majlis* (Parlement ouzbek) à ses nouveaux grand-frères. Voir Anthony Hyman, "Turkestan and Panturkism Visited", *Central Asian Survey*, 1997, n° 16, pp. 339-351.
13. Entrepris dans les années 1920-1930, le découpage administratif du Turkestan répondait à des impératifs plus politiques qu'historiques ou géographiques. Il fut ainsi fait qu'il créa, sur le territoire de chaque république, des minorités titulaires de la nationalité des républiques environnantes. Cf. l'article de fond de Daniel Balland, « Diviser l'indivisible : les frontières introuvables des républiques centre-asiatiques », *Hérodote*, 2^e trimestre 1997, n° 84, pp. 77-123. Des différends assez sérieux (provocations, fermetures temporaires d'axes de communication) opposent notamment aujourd'hui le Kazakhstan et l'Ouzbékistan sur le tracé de la frontière.
14. Un mémoire de DEA de géopolitique est en cours de préparation sur cette question par Shavkat Kholmuradov, sous la direction de Stéphane Yerasimos, Université Paris VII.
15. Minorité turque déportée du Caucase en Asie centrale par Staline en novembre 1944. Après les affrontements de 1989, le nombre de Meshkets (alors officiellement évalué à 70 000) a baissé en Ouzbékistan, la plupart ayant choisi de s'exiler en Russie ou en Turquie. Charles Urjewicz, « Pogroms en Ouzbékistan », *Hérodote*, n° 54-55, 4^e trimestre 1989, pp. 271-277.
16. Voir l'article sur la coopération culturelle et éducative entre la Turquie et l'Asie centrale, dans le même dossier.
17. Revue qui a disparu de la circulation, on peut encore la trouver chez certains bouquinistes de Tachkent.
18. Anthony Hyman, *art. cité*.
19. Conséquence de la suspicion qu'éprouve le régime en place pour le panturquisme, les mouvements d'opposition adhérent à cette idéologie tout en rejetant l'étiquette panturquiste, l'effet péjoratif de la formule n'ayant pas disparu.
20. Islam Karimov, *Turkiston Umumiy Uyimiz* (Turkestan notre maison commune), Tachkent, 1994 et *Uzbekistan na poroge XXI veka : ugrozy bezopasnosti, uslovija i garantii progressa* (L'Ouzbékistan au seuil du 21^e siècle : menaces sur la sécurité, conditions et garanties du progrès), Tachkent, Uzbekistan, 1997. Dans ce dernier, on peut lire la phrase suivante : « Quoi qu'étant une composante historique et linguistique de la famille des nations *türk*, notre peuple a résolument rejeté les promesses du panturquisme et l'idée chauvine d'un grand Turan. Pour nous, le Turan est un symbole de l'unité culturelle mais non politique des nations turcophones de la région ».
21. Rappelons qu'un peu moins de la moitié de la population du Kazakhstan est encore russe (ou biélorusse, ukrainienne).
22. Mehmet Saray, *Rus İşgali Devrinde Osmanlı Devleti ile Türkistan Hanlıkları Arasındaki Siyasi Münasebetler* (1775-1875) (Les relations politiques entre l'Empire ottoman et les khanats du Turkestan à l'époque de l'occupation russe), Istanbul, I. Ü. Basımevi, 1990 ; Mustafa Budak,

“Osmanlı-Özbek Siyasi Münasebetlerinin başlaması” (Le début des relations politiques ouzbéko-ottomanes), *Avrasya Etütleri*, hiver 1995-1996, vol. 2, n° 4, pp. 79-85.

23. Başbakanlık, *Osmanlı Devleti ile Kafkasya ve Kırım Hanlıkları Arasındaki Münasebetlere Dair Arşiv Belgeleri* (1687-1908 yılları arasında) (Les documents d'archives relatifs aux relations entre l'Empire ottoman, et les khanats du Caucase et de Crimée), Ankara, 1992.

24. S. Sami, “Buhara Hanlığı” (Le khanat de Boukhara), *Kamus Al A'lam-Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie*, vol. II, Istanbul, 1889, p. 1250.

25. Arminius Vambéry, *History of Bokhara*, New York, Arno Press, 1973, pp. 19-34.

26. Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 49.

27. François Georgeon, « À la recherche d'une identité : le nationalisme turc », A. Gökalp (éd.), *La Turquie en transition : disparités-identités-pouvoirs*, Paris, 1986, pp. 142-143.

28. TC Başbakanlık Osmanlı Arşivi (Archives ottomanes, gouvernement de la République turque), İrade-i Hariciye, n° 15225 ; Yıldız Sadaret Hususi, dosya n° 386, sıra n° 97.

29. TC Başbakanlık Osmanlı Arşivi, Yıldız Sadaret Resmi Maruzat, n° 138/27.

30. Cengiz BEktaş, “Özbekler Tekkesi-I-II” (Le tekke des Ouzbeks), *Tarih ve Toplum*, n° 8-9, août 1984, septembre 1984, pp. 40-44, 38-43 ; Azmi Özcan, “Özbekler Tekkesi Postnişini”, *Tarih ve Toplum*, n° 100, avril 1992, pp. 12-16.

31. Yahya Akyüz, *Türk Eğitim Tarihi* (Histoire de l'enseignement en Turquie), Istanbul, 1997, pp. 180-183.

32. Pour des informations plus détaillées sur le djadidisme et l'Usul-i djadid, cf. Begali Qasimov, “Jadidchilik”, *Ozbek Tili va Ädäbiyatı*, n° 4, 1990, pp. 15-20 ; Stéphane A. Dudoignon, « La question scolaire à Boukhara et au Turkestan russe du premier renouveau à la soviétisation, fin du XVIII^e siècle-1937 », *Cahiers du Monde Russe*, XXXVII (1-2), janvier-juin 1996, pp. 133-210. URI : <http://dx.doi.org/10.3406/cmr.1996.2456>

33. Cafer Seydamet, *Gaspiralı İsmail Bey*, Istanbul, 1934 ; Begali Qasimov, *İsmailbek Gaspirali*, Tachkent, 1992, Edward James Lazzarini, *Ismail Bey Gasprinski and Muslim Modernism in Russia 1878-1914*, thèse de doctorat non publiée, University of Washington, 1973.

34. *Sırat-ı Müstakim, Sebilürreşad, Türk Yurdu, Tearif-i Müslimin* ne sont que quelques exemples de titres.

35. Pour le texte original cf. *Buhara Ta'min-i Maarif Cemi'yet-i Hayriyyesinin Nizamname ve Hatt-i Hareketidir*, Istanbul H. 1327 ; Hélène Carrère d'Encausse, *Islam and the Russian Empire Reform and Revolution in Central Asia*, Londres, 1998, pp. 194-196.

36. Feyzulla Khodjaev, *K İstorii Revolyutsii v Buxare* (Pour une histoire de la Révolution à Boukhara), Tachkent, 1926, pp. 19-24.

37. Fahrettin Erdoğan, *Türk Ellerinde Hatıralarım* (Mes souvenirs dans le monde turc), Ankara, ministère de la Culture, 1998 ; Adil Hikmet Bey, *Asya'da beş Türk* (Cinq Turcs en Asie), Istanbul, Ötügen, 1998 ; Ahmet Kemal Habibzade, *Çin Türkistanı Hatıraları* (Souvenirs du Turkestan chinois), Istanbul, Kitabevi, 1996 ; Timur Kocaoğlu, “Türkistan'da Türk Subayları I-XI” (Les officiers turcs au Turkestan I-XI), *Türk Dünyası Tarih Dergisi*, n° 1-11, 1987 ; Raci Çakıröz, *Çarlık ve Bolşevik Rusya'da* (Dans la Russie du Tsar et des Bolcheviks), Istanbul, 1990.

38. Baymirza Hayit, *Basmacılar Türkistan Milli Mücadele Tarihi 1917-1934* (Histoire de la lutte nationale des basmatchis au Turkestan 1917-1934), Ankara, Türk Diyanet Vakfı, 1997 ; Joseph A. Castagné, *Les Basmachis : Le mouvement national des indigènes d'Asie centrale*, Paris, Ernest Leroux, 1925.

39. Masayuki Yamauchi, *The Green Crescent under the Red Star: Enver Pasha in Soviet Russia 1919-1922*, Tokyo, 1991 ; Şevket Süreyya Aydemir, *Makedonya'dan Orta Asya'ya Enver Paşa* (Enver Pacha de Macédoine en Asie centrale), Istanbul, Remzi, 1992 ; Ali Bademci, *1917-1934 Türkistan Milli İstiklal Hareketi ve Enver Paşa*, Istanbul, 1975.

40. Samiha Ayverdi, "Lenin'in Türklere Yardım Masalı" (La légende de l'aide apportée par Lénine aux Turcs), *Türk Dünyası Fikir Kültür Dergisi*, année V, n° 18, juillet-août-septembre 1970.